

blabe et, jusqu'ici, il est dans son droit. L'explication peut sembler bizarre, mais ce n'est pas la première fois qu'il nous arrive de constater une chose étrange.

» Malheureusement, après ce fait, notre homme en observera un second, puis un troisième. Et, pour chaque fait, il inventera une explication nouvelle ; comme chacune d'elles ne sera qu'à demi-in vraisemblable, il admettra que *tout est sauvé*, sans soupçonner (car il ignore le calcul des probabilités), sans soupçonner que les invraisemblances s'accumulent et sans s'avouer à lui-même qu'il aurait reculé devant ce faisceau d'absurdités, si elles s'étaient présentées toutes à la fois, et non l'une après l'autre. Il sera très fier de pouvoir dire : *J'ai réponse à tout !* C'est aux avocats de se satisfaire à aussi peu de frais : il leur suffit de n'être pas réduits au silence, leur métier n'étant pas de chercher la vérité, mais de faire croire qu'ils la possèdent. »

En somme, le sauvetage du piédestal dégénère en cet épisode archiconnu, que les psychiatres ont disséqué sous le nom de délire d'interprétation.

Poincaré avait ainsi décrit, quarante ans à l'avance, l'accrochage de dix-sept mois (5 mai 1949 - 10 août 1950), qui s'est produit entre le Comité Belge et le radiesthésiste Ernest Everaert. Jusqu'ici, le comportement après coup a toujours été plus instructif que ce que l'on se faisait fort de réaliser. Nous sommes dans une situation analogue à celle du lecteur averti devant un manifeste de propagande, disons soviétique, pour pousser les choses à l'extrême : nous bénéficions de renseignements bien plus précieux sur la mentalité de l'auteur (unique ou collectif) que sur l'exactitude des faits relatés. Curieux rapprochement entre Ernest Everaert et Andreï Gromyko : il s'agit uniformément d'une « expertise de la fausse parole », pour reprendre l'heureuse expression (1947) d'André Robin.

Vous connaissez les péripéties tragi-comiques de l'incident Everaert, parues dans la revue *Le Scalpel*, en 1950. J'aime mieux vous faire rapidement part de quelques autres faits ou souvenirs personnels.

C'est d'abord le cas Charles Richet, crédule par bonté, mais sectaire par orgueil. Un de ses médiums, ayant été pris en flagrant délit de supercherie, fut tellement estomaqué qu'il avoua, en s'excusant que sa « force psychique » l'avait abandonné. Or, Richet (1923) ne se démonta pas pour si peu : « C'est maintenant que vous mentez, lui dit-il ; vous mentez, quand vous reconnaissez avoir triché. » Le cas de Richet était un peu spécial, comme ceux de Crookes, de Lodge et de Locard. Dans leurs recherches scientifiques, ils échangeaient des idées avec leurs collègues et pouvaient ainsi rectifier leur tir ; mais la fatalité a voulu que personne ne les prît au sérieux, quand ils comptèrent gravement les pulsations d'un fantôme. S'étant disqualifiés, ils durent faire cavalier seul, et l'on sait ce que cela a donné...

L'abbé Aloïs Mermet, décédé en 1937 après cinquante ans de radiesthésie, ne fit que confirmer expérimentalement les trois axiomes de Paul Heuzé :

1° Quand il n'y a pas de contrôle, les phénomènes abondent ;

2° Pour un contrôle partiel, les phénomènes diminuent au fur et à mesure que le contrôle s'améliore ;

3° Lorsque le contrôle est complet, il n'y a plus de phénomènes du tout.

Mais, ce qui est plus significatif encore, c'est que, lors des expériences instaurées (1935) par Robert Rendu, l'abbé Mermet expliqua les échecs par une invention grammaticale, celle du substantif « rémanence », c'est-à-dire : persistance des ondes après l'éloignement du corps qui les émet. Sans doute, l'honorable abbé ne connut-il jamais la question — trop difficile — que l'on pose aux enfants : « Que devient la lumière, quand on souffle la bougie ? » car il aurait dû répondre : « Elle reste dans la chambre... » Quelle confiance ingénue dans les analogies boiteuses ! Quelle confusion extravagante entre une radiation, à laquelle on ose attribuer une longueur d'onde (nous dirions : au pifomètre), et une odeur, qui émane d'un produit chimique volatil ! D'ailleurs, cette création purement verbale de la rémanence s'avéra, par la suite, superfétatoire, puisque l'on se retrancha, tout bien pesé, derrière un rempart inexpugnable, à savoir que les radiations s'entêtaient à ne pas se manifester, dès qu'elles subodoraient une présence sceptique dans les environs. D'accord, car, comme disait Poincaré, il y a de par le monde des choses étranges. Mais il eût été courtois de nous le spécifier avant, et non après, car nous ne nous serions pas dérangés. Tout cela n'a pas dissuadé le brave René Le Senne (c'est un professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut) d'attester (1951) que, si la métapsychie reste en panne, c'est la faute aux savants, qui répugnent à étudier les rapports de l'esprit à la matière. Affirmation gratuite d'un rêveur éveillé, extériorisant son dépit de ne pas voir la science faire ce qu'il attendait d'elle. Mais la science « ne l'emportera pas en paradis », puisque le même auteur caresse l'espoir de lui « couper les vivres » : n'adjure-t-il pas ses ouailles de ne plus se fier à l'expérimentation ou (dans son galimatias lyrique) de ne plus « céder à la perception sensible, extraversive » ? Le Senne rejoint ainsi le *Journal des Guérisseurs*, qui refuse « le concours de sectaires comme Marcel Boll » et qui ne s'adresse qu'« aux gens de bonne foi, qui ne demandent qu'à être convaincus » (janvier 1951). Ni ces guérisseurs, ni ce métaphysicien n'excellent dans la chasse aux incohérences, non plus que cette grande joueuse de baccara, qui répétait chaque jour : « Moi, je ne suis pas superstitieuse, cela porte malheur. »

A propos de l'abbé Mermet, je vais vous mettre au courant des rapports que le géologue Louis Guillaume entretint avec lui pendant dix ans. Ce dernier nous les a racontés, à Paris, en février 1951, et ils se ramènent à un dialogue de sourds :

Guillaume. — Le géologue ne peut se dispenser d'une solide culture générale, qu'il affine de jour en jour.

Mermet. — Le radiesthésiste a des dons innés.

Guillaume. — Le géologue s'appuie sur les conditions locales.

Mermet. — Le radiesthésiste se moque éperdument des terrains rencontrés.



Guillaume. — Chaque observation servira pour des cas analogues, d'où possibilité d'amélioration.

Mermet. — Chaque cas est nouveau et reçoit une solution immédiate, d'où perfection d'emblée.

Guillaume. — La réussite se reconnaît à la vérification expérimentale.

Mermet. — Pour qu'il y ait réussite, il suffit que le pendule parle. Il n'y a jamais d'échec ; tout au plus les circonstances ont-elles pu se modifier depuis les dernières prédictions. Mais cela n'a aucune importance, puisque l'on a toujours un pendule dans sa poche et qu'il n'y a qu'à l'en sortir pour qu'il repare.

Quelle fut, dans ce duel homérique, la position immuable de la foule ?

Ce qui la domine, c'est un vague à l'âme disponible, un mysticisme qui n'aspire qu'à s'employer, un attrait violent pour ce merveilleux, qu'une vie monotone et décevante ne lui verse qu'au compte-gouttes. Par rapprochement avec la radio, sorte de miracle domestiqué, le bon public sent partout des « forces » mystérieuses, qui flottent à la ronde. Entre la platitude bureaucratique du savant et l'enthousiasme contagieux de l'illuminé, son choix instinctif ne fait pas de doute. Que viennent faire ces histoires d'oligocène et de crétacé, qui ne lui disent rien et qu'il trouve par conséquent idiotes ? Et c'est le délire collectif des conseils d'administration, l'unanimité touchante des municipalités, où gaullistes et staliniens communient dans les mêmes enfantillages, uniformément aptes (comme disait Molière)

A juger sans étude et raisonner de tout

et décrétant qu'il est sage de préférer une garantie à une conjecture, une certitude à une probabilité : « Écoutons celui qui sait, et délaissions les autres, qui ne savent pas. »

C'est précisément ce qui se produit avec les multitudes extasiées et frondeuses, qui prennent la défense d'un guérisseur « opprimé » : personne ne soupçonne ce que c'est qu'un fait, ni ce que c'est que constater ; tout le monde ignore en quoi consiste la confrontation de deux idées, si l'une est la conséquence de l'autre, ou si elles s'excluent... Bref, le blabla est digne de foi, puisque l'ami Sosthène et la mère Michu le comprennent « comme moi » du premier coup ; mais le reste est du blabla, puisque ni lui, ni elle, ni moi « n'y entravons que pouic ». Voilà ce qu'est, sans fausse modestie, le Français moyen, sans cesse à l'affût des beaux parleurs. Je ne suis pas qualifié pour décider s'il en va de même pour le Belge moyen.

En tous cas, c'est une bourgeoise parisienne, qui téléphona récemment à son médecin de famille : « Allo, docteur ? Je prends le train demain matin, et je viens de me fouler le pied. Vous ne m'en voudrez pas : même en étudiant dix ans, on ne peut pas tout savoir. Je ne doute pas que vous me soigneriez bien, mais, avec vous, cela durerait plusieurs jours. Ayez donc la gentillesse de me donner l'adresse d'un rebouteux. »

* *

Il convient d'évoquer d'autres souvenirs, qui ont spécialement trait au contrôle des récits.

quand il se prend lui-même comme client, ce qui, en dépit de ses dires, n'a rien d'inexplicable, en raison de ce que nous venons de rappeler. C'est alors l'extralucide qui se fait cambrioler, ou condamner pour escroquerie. C'est le guérisseur qui est emporté par un mal à tout coup guérissable.

Tout cela est assez banal, mais ce qui est fort intéressant au point de vue de l'investigation, c'est de préfigurer l'attitude terminale de celui qui, sûr de son fait, s'est prêté aux vérifications. D'autant plus que c'est là un des plus faciles exemples de prévision psychologique : nous tombons, en effet, sur des gens, dont le caractère est tout d'une pièce, qui sont quasiment des analphabètes et qui ne recherchent que la société d'autres ignares, par qui ils sont choyés. Quelques années de mijotage en vase clos les font s'écrier, avec Pierre Corneille :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée ;

c'est — pour emprunter le jargon des psychanalystes — un « complexe », que je nommerais ironiquement le complexe du piédestal. Si les expériences en cours aboutissent, nous serons plein d'indulgence pour le triomphe claironnant de l'occultiste et pour ses plaisanteries sur nos « suspicions tracassières » : en veut-on aux guêpes de secréter du venin ? Mais les choses se gâtent, lorsque le contrôle ne rend pas selon son goût, car, s'il est, dans son esprit, une vérité absolue, c'est ce fameux piédestal, auquel il n'autorisera jamais un faquin de savant de porter une main sacrilège. Le fanatique, l'esprit faux, l'illuminé voit rouge ; il fait appel à toutes les ressources de sa sociabilité (de son besoin de paraître), voire de sa perversité, sous forme d'arguties, de chicanes, d'échappatoires, de dérobades, de coups de pouce, de positions de repli, de mauvaise foi ; son système de défense se colore de pieux mensonges et d'injures.

Vous ne m'en voudrez certainement pas de sacrifier quelques minutes à redire des phrases, prononcées à Bruxelles même, en novembre 1909, par notre grand Henri Poincaré, à l'occasion du 75^e anniversaire de la fondation de l'Université. Le savant s'occupait d'un cas à peine différent, et ses paroles conviennent tout aussi bien à ce qui nous intéresse :

« Combien de gens croient de bonne foi faire de la science impartiale, alors qu'ils interrogent les faits, comme les présidents d'assises d'autrefois interrogeaient les témoins ! Ils n'avaient de cesse que quand ils avaient obtenu ce qu'ils voulaient qu'ils dissent. Et c'est cela que ces magistrats appelaient la justice, comme c'est cela que nos gens décorent du nom de vérité.

» Comment ces gens peuvent-ils être entraînés inconsciemment par leurs idées préconçues, jusqu'à l'erreur ? C'est que les faits sont susceptibles de plusieurs interprétations, ne serait-ce que parce qu'ils sont incomplètement connus. Eh bien ! de deux interprétations d'un même phénomène, l'homme qui a son siège fait ne choisira pas celle qu'il jugeait la plus raisonnable s'il ne connaissait que ce phénomène isolé, mais il retiendra celle qu'il estimera le moins gêner la vérité dont il était convaincu avant d'avoir observé. C'est cette dernière interprétation qu'il regardera comme vraisem-



107364

01145X0007

paranormal n'ont pas cette excuse. Un sombre destin pèse sur les phénomènes paranormaux, puisqu'ils ne peuvent à la longue que s'évanouir : les uns deviendraient, le cas échéant, des faits physiques normaux, les autres resteront indubitablement des faits psychiques délirants...

Renoncer de gaieté de cœur à l'intelligence, disait Henri Poincaré (1905), c'est « s'épuiser dans un vain cri d'enthousiasme... La pensée n'est qu'un éclair entre deux néants, mais c'est cet éclair qui est tout ». C'est donc l'intelligence — et l'intelligence seule — qui nous fait connaître ce qui, dans l'homme, n'est pas intellectuel. La dernière colonne de notre deuxième tableau, qui condense l'application de la caractérologie au paranormal, nous servira de fil d'Ariane. D'ordinaire, les phénomènes dits occultes sont rattachés à diverses rubriques, qui se recouvrent partiellement : astrologie, cartomancie, chiromancie, divination, fakirisme, guérissage, hypnotisme, lucidité, médiumnisme, métapsychie, numérologie, oniromancie, radiesthésie, spiritisme, télépathie... Mais ce n'est là qu'un classement futile, qui surestime l'intérêt des rites prescrits et du bric-à-brac en vogue. Par contre, et c'est ce que notre tableau nous permet de faire, l'essentiel est de mettre en évidence les données déterminantes des caractères. Que ce soit le ministre indécis qui consulte discrètement une voyante. Que ce soit le radiesthésiste soignant à distance un malade qui lui a envoyé par la poste un pan de sa chemise. Que ce soit le directeur d'une entreprise spécialisée dans la distribution, à titre onéreux, d'horoscopes polycopiés.

* *

Quand on est né avide — et c'est monnaie courante —, les hasards de la vie, par réflexes conditionnés, vous aiguillent vers la cupidité (se gorger de biens matériels), vers l'orgueil (accaparement d'avantages moraux) ou vers les deux. Dans tous les cas, on se juche sur un piédestal, d'où l'on tâche de faire pivoter bêtes et gens autour de soi.

Peu de choses à vous signaler sur les profiteurs purs : ce sont des commerçants en divination ou en guérissage. Bien sûr, ils vantent la qualité de leur marchandise et finissent souvent par se convaincre eux-mêmes. Mais c'est le cadet de leurs soucis, aux yeux de ces « réalistes » qui ne songent qu'à accroître leurs rentrées par tous les moyens. « Le charlatanisme est né, a dit Voltaire (1764), le jour où le premier fripon a rencontré le premier imbécile. »

Les diseuses de bonne aventure — une cinquantaine de milliers à Paris, nous l'avons vu — sont, en principe, de petites profiteuses et de petites fanatiques : certaines poursuivent leur carrière de mère en fille ; d'autres opèrent depuis de longues années. Le métier est presque à la portée de tout le monde : un certain à-propos et un certain bagou, acquis ou favorisés par une activité et une émotivité propices, quelque mémoire pour s'y retrouver dans la clientèle régulière, et elles font accroire tout ce qui leur passe par la tête, sur ces trames immuables que sont l'amour, l'argent, la santé et les voyages. D'une intelligence habituellement bornée, d'une ignorance qui tient du prodige, devin ou guérisseur ne tarde pas à emmêler réalité et boniments, à s'attribuer loyalement un don miraculeux, qui, d'ailleurs, échoue,

Il y a René Sudre, que la foule versatile du *Club du Faubourg* trouva fort piteux, en avril 1926, lorsque nous arrivâmes, mon regretté collaborateur F. Achille-Delmas et moi, à la convaincre de la bouffonnerie de certaines « merveilles ». Quoique autodidacte mal renseigné, mais métapsychiste pour la vie, Sudre rassemble chaque année les articles qui composent l'*Almanach des sciences*, non sans le parsemer de quelques allusions.

Il y a Jean Labadié, un autre autodidacte, qui publie des articles techniques relativement satisfaisants, où il est mis en demeure de taire ses convictions occultistes. C'est lui qui affirma (1939) avoir été frappé sur la nuque par des grains de plomb, venus de l'au-delà et ayant traversé une porte en bois, sans y laisser la moindre trace.

Il y a Pierre Devaux, l'alter ego de Jean Labadié, qui fait passer un peu partout des couplets alternés sur le paranormal et sur les techniques industrielles.

Notons, pour nous rassurer, que ces trois auteurs (Sudre, Labadié, Devaux) ne pourront jamais faire partie de l'*Association des Ecrivains Scientifiques de France*, puisqu'elle s'interdit, par ses statuts, d'accueillir les gens qui se sont prononcés (sans un public mea culpa) en faveur des fausses sciences.

Il y a Antoine Luzy, ex-sous-chef d'atelier à l'Ecole des Arts et Métiers de Paris, qui a noirci (1946) deux cents pages imprimées, où il prétend que les autres n'y voient que du feu, mais qu'il a, lui, transformé la radiesthésie en « un art aux méthodes faciles et sûres ». Pour étoffer son ouvrage, il me prend trente fois à parti — nommément ou par des sarcasmes transparents — avec des arguments du genre de ceux que feu l'abbé Mermet opposait au géologue Louis Guillaume.

Il y a Maurice Rougié, que j'eus grand-peine à démasquer sous son pseudonyme d'opérette : Dom Néroman, directeur-fondateur du *Collège Astrologique de France*. Rougié fut jadis élève à l'Ecole des Mines de Saint-Etienne ; mais Néroman a tout oublié de ce qu'on avait dit au petit Rougié, sans rien apprendre depuis. Le Néroman en question a édité tout un factum, *La fausse science contre l'occultisme*, où la suffisance dans l'ignorance le dispute à une déformation systématique des faits et des notions les plus élémentaires. Une technique, bien au point et assez souple, réussit à lui laisser pour compte le flot intarissable de ses récriminations. D'ailleurs, un dégonflage de l'astrologie et de ses gloires en toc (Paul Choissard et autres) va paraître incessamment aux *Presses Universitaires*, sous la signature de mon ami Paul Couderc, astronome à l'Observatoire de Paris et qui est prié de mettre fin aux scandales occultistes de la Radiodiffusion Française.

Il y a le cas burlesque de Louis Farigoule, dit Jules Romains, académicien depuis un lustre. En compagnie des psychologues Georges Dumas et Henri Piéron, nous nous en sommes donné à cœur joie pour pulvériser (1923) sa vision extrarétinienne, sa prétendue vision par la peau, où il joua vraisemblablement le rôle de dupe, dont il nous promettait monts et merveilles (suppression de la cécité), mais dont ni lui, ni son admirateur crédule, René Maublanc, ne soufflent plus mot aujourd'hui. Imitant le chien de



l'Evangile, qui retournait à son vomissement, Jules Romains sombre — par la grâce d'un verbalisme consommé — dans un spiritisme de garçon coiffeur, aussi informe qu'incohérent (*Violation de frontières*, 1951).

Il y a enfin l'exemple tragique du pauvre romancier roubaisien Maxence Van der Meersch (1907-1951), un autre splendide ciseleur de syllabes. Ses anomalies caractérielles (impressionnable, déprimé, orgueilleux) avaient poussé cet égrôtant à se prendre lui-même comme « cobaye » pour des traitements médicaux sans fondement, dont les louanges logomachiques l'avaient séduit et dont il ne voulut jamais démordre. A une époque où septante années sont presque une moyenne, il s'est éteint le 14 janvier, au Touquet, à quarante-quatre ans, victime inconsciente de son esprit faux et buté, de son absence totale de mentalité scientifique, de sa tare littéraire, de son usage exclusif de *mots sans faits*. Il est mort — disons-le crûment — par bêtise, d'avoir négligé l'objurgation qu'avait lancée Ernst Mach, deux ans avant sa naissance : « Quand on admet sans preuves que des associations d'idées, venues fortuitement dans des circonstances particulières, sont des liaisons entre sensations et correspondent à des faits, on s'expose à d'énormes erreurs, et même aux pires conséquences pratiques, si l'on s'y fie pour régler ses actions. » Le drame comporte une morale : ces chimères, cet acquiescement éberlué au guérissage persistent à tourneboulé des milliers de lecteurs (*Femmes à l'encan, Corps et âmes, La petite Sainte-Thérèse*) et de spectateurs des films. Mais c'est sans grand espoir que je répète, à leur intention, un de mes slogans accoutumés : attention aux idées délirantes, génératrices de négligences et de bévues ! On ne risque rien moins que de disparaître prématurément, après avoir pris son plaisir à vivre sa vie en somnambule ou en abruti... Ce consolationnisme, cette toxicomanie d'un genre spécial, que l'on croit d'ordre purement « spirituel », portent en germes des aboutissants catastrophiques. Il serait trop triste qu'en s'étant involontairement suicidé, le « destin » de Van der Meersch ne servît à rien.

Ne m'accusez surtout pas de ressusciter de vieilles histoires ! Car, aux dernières nouvelles (avril 1951), le phénix renaît de ses cendres : le spiritisme reçoit l'appui d'esthètes angoissés, qui se nomment Gabriel Marcel, Robert Aron et Denis Saurat.

*
* *

Nous avons tenté de mettre en évidence l'aide qu'une caractériologie objective fournit au contrôleur dans ses rapports avec le contrôlé.

Dans l'investigation des phénomènes proprement dits, il faut, bien entendu, appliquer les méthodes propres aux diverses branches de la science et coordonner lesdites méthodes sous l'autorité amicale d'un savant familiarisé avec la logique, la théorie de la connaissance, la psychologie. L'anomalie caractérielle principale à éventer est la mythomanie, source de mensonges corporels, de truquages, de mises en scène ; l'illusionniste est là, pour que, fort d'une solide expérience, il pourvoie ses collègues d'une vue d'ensemble, à vérifier ou à abandonner, sur la possibilité ou l'in vraisemblance de la fraude.

cette connaissance rigoureuse d'eux-mêmes que leur propose la science psychologique moderne. Sans savoir ce que c'est qu'expliquer, ni, par suite, comprendre l'explication, ils sentent confusément qu'un mystère élucidé est un mystère usé, un mystère qui n'est plus bon à rien, à la manière d'un jouet démantibulé. Que de gens traînent en eux cette tare honteuse, parce que néfaste, de vouloir dénicher partout de l'incompréhensible ! L'incompréhensible est un non-sens, qui n'est que l'indice d'un problème maladroitement posé.

A gauche, nous avons inscrit les anomalies mentales qui ont conduit à cette classification.

A droite, se trouvent mentionnées quelques-unes des qualifications typiques, qui conviennent aux professionnels des phénomènes réputés paranormaux, qu'ils soient acteurs ou spectateurs, mais supposés, les uns et les autres, lestés d'une intelligence moyenne et d'une instruction courante.

Dans tous les milieux sociaux, on passe son temps à répéter que le comportement humain n'est pas sous l'empire de l'intelligence. Rien n'est plus exact, et ce serait abjurer la méthode scientifique, la cohérence de la pensée, que de le contester. Cette loi psychologique, qui exprime un *état de fait*, est un des deux ou trois axiomes expérimentaux, une des deux ou trois relations extrêmement générales, dont dépend l'avenir de notre espèce. Notre premier tableau, avec ses 95 %, 4 % et 1 %, ne signifiait pas autre chose. Mais il ne s'ensuit aucunement qu'un état de fait doive se maintenir à perpétuité. Au contraire, avec Lévy-Bruhl et Brunschvicg, nous sommes nombreux à présumer qu'il n'est pas question d'une infirmité irrémédiable de l'être humain, mais tout bonnement d'une insuffisance transitoire d'adaptation de l'individu moyen, en un moment d'une évolution qui ne fait guère que commencer : que sont, en effet, ces cinq siècles (en plusieurs morceaux) de conquêtes intellectuelles, si on les compare aux millénaires qui se sont écoulés depuis l'homme préhistorique ? Et que seront, dans cent ans, nos descendants, si l'on fait tout pour que soit améliorée cette lamentable proportion des 95 %, 4 % et 1 % ? Je m'en voudrais de ne pas signaler au passage, pour le profit de tous, une de ces stupidités quotidiennes, que trop de gens acceptent sans sourciller. Nous sommes tous d'accord — n'est-il pas vrai ? — sur le rôle exigü que joue l'intelligence dans la conduite des hommes. Mais comment nous en sommes-nous rendu compte ? En collectionnant des perceptions, des faits. Puis en remarquant que ces faits présentent une propriété commune. Tout cela est spécifiquement intellectuel. L'esprit humain n'est pas aussi infirme qu'on se plaît à le dire, puisqu'il a déjà trouvé cela. Il y a du connu, il y a de l'inconnu. Mais le mot « inconnaisable » — comme le mot « incompréhensible » de tout à l'heure — correspond à un *non-sens*, si l'on veut entendre par ces vocables autre chose que : ce qui n'est pas *encore* connu ou compris. C'est précisément à l'instant où l'esprit évoque des « forces mystérieuses » dans un troisième monde ni physique, ni psychique qu'il devient *infirm*, qu'il se met à « dérailler », à « battre la campagne ». Les anciens Grecs, quand ils se fiaient inconsidérément à leurs intuitions, n'avaient personne pour les détromper, pour leur crier casse-cou ; nos émetteurs et récepteurs de



Voilà ce qu'on doit exiger du contrôleur, et voici maintenant ce que l'on peut attendre du contrôlé.

Là encore, force nous est de « remonter au déluge », conformément à cette thèse indiscutable qu'un petit nombre de relations sont incomparablement plus fécondes qu'une poussière d'anecdotes. C'est, en vérité, par des anecdotes, qu'on a extirpé les relations, mais, le dégrossissage une fois effectué, l'on économise un temps précieux, en ne se servant des anecdotes que pour illustrer les relations.

Un examen valable des cas qui s'offriront à nous ne se conçoit pas sans un repérage de la psychologie des sujets, tout spécialement de leur psychologie affective. Chacun sait que, depuis une trentaine d'années, un dépouillement expérimental très poussé a permis d'élaborer une nouvelle branche du savoir, la caractérologie, qui naquit de l'identification d'un certain nombre de composantes *indépendantes*, que l'on trouve chez l'homme sans anomalies notables ou, si l'on veut, chez l'homme normal.

Ces composantes sont rappelées, sous leur forme la plus simple, dans la deuxième colonne de notre tableau.

PSYCHOSES	Compos. caractérielles	Interventions dans l'occultisme
Paranoïaques	AVIDITE (cupidité et orgueil)	profiteurs, fanatiques
Mythomanes	SOCIABILITE	médiums, hâbleurs
Débonnaires Pervers	BONTE	crédules escrocs, dénigreur
Impressionnables	EMOTIVITE (réflexe conditionné)	phobiques du doute
Exaltés Mélancoliques	ACTIVITE	badauds consolationnistes

Chaque être humain possède, dès sa naissance et à un degré plus ou moins marqué, à la fois :

- 1° Une certaine avidité (ou tendance à acquérir) ;
- 2° Une certaine sociabilité (ou tendance à paraître) ;
- 3° Une certaine bonté (ou tendance à se dévouer) ;
- 4° Une certaine émotivité (ou tendance à réagir) ;
- 5° Une certaine activité (ou tendance à se dépenser).

Toutes ces tendances congénitales sont inconscientes ; mais c'est un inconscient dont aucun article populaire ne parle, car il n'est pas assez sensationnel. L'homme de la rue, porté ou non sur l'occulte, n'en a aucune idée nette. Les voilà bien les dons personnels, les forces mystérieuses qui sont en nous, l'invisible fatalité qui nous gouverne à notre insu. Soyons assurés que nos contradicteurs repousseront d'un pied indigné et rageur

La probabilité de la *réussite* d'une expérience de contrôle — quoique très faible — ne doit pas être sous-estimée, pour que ce coup de tonnerre dans un ciel sans nuage ne nous prenne pas au dépourvu. C'est alors, mais alors seulement, que ces ineffables niaiseries pourraient *commencer* à cesser de l'être. Le contrôlé, rutilant de jubilation, clamerait un sonore « Je l'avais bien dit ! » Le contrôleur, plus objectif, n'y trouverait qu'un début, l'apparition inespérée d'un filon à prospecter. C'est alors que les difficultés afflueraient : rendre l'expérience indéfiniment répétable (toujours sous les yeux de ce damné illusionniste), car toute vraie découverte, écrit pertinemment Emile Borel (1939), « donne lieu fort rapidement à l'élaboration d'une technique précise pouvant être utilisée à coup sûr et vérifiée par tous », Là encore se heurte l'esprit objectif d'aujourd'hui et la mentalité primitive qu'il y a six mille ans. Rien d'autre que le « répétable à coup sûr » qui vaille, en relayant au besoin les sujets prétendument doués. Pour les songe-creux novices, c'est une exigence bouffonne que de courir après des « dons », qui se manifesteraient « sur commande ». Ne leur dites surtout pas que l'expression « sur commande » n'est bonne que pour les rapports de clientèle à boutiquier ; ils vous traiteraient de cuistre maniéré, par une riposte sans réplique : « Moi, je cause comme je sais. »

Admettons néanmoins, car nous sommes beaux joueurs, qu'un phénomène reproductible soit enfin réalisé : nous n'en serions pas quitte pour si peu. Au contraire, nous nous souviendrions, avec Jean Rostand, de l'assurance que nous donnons depuis un quart de siècle dans l'apathie générale. Le Comité Belge la reprendrait pour son compte, se faisant un devoir d'aiguiller un grand nombre d'existences vers l'étude scientifique du fait nouveau. Tel est l'apaisant message de la science internationale aux entichés de surnaturel, aux consultants des voyantes, fakirs et guérisseurs, aux amateurs d'horoscopes, aux dupes actives et passives du pendule explorateur. Tous ces gens auraient grand tort de s'énerver : quand il se passera quelque chose, on les préviendra.

Si nous quittons l'avenir et revenons sur nos travaux de déblayage, une mention particulière doit être réservée aux paroles d'assentiment qui *précèdent* notre organisation d'expériences éventuelles. Le dépouillement objectif des textes d'occultisme — pour décevants qu'ils soient dans leur pathos pathétique à jet continu — permettra de passer (comme disait Knock) de la pêche à la pisciculture : le jour où le Comité Belge manquera de matériel-humain, d'« hommes de bonne volonté », empressés à faire éclater leur puissance, peut-être sera-t-il amené à puiser dans ces dévergondages protéiformes, pour solliciter, par exemple, des couples hypnotiseur-hypnotisé, des couples donneur-accepteur (de télépathie), des devineurs de cartes à jouer ou des lanceurs de dés, du genre de ceux qui plongent le « psychiste » américain Joseph B. Rhine dans un ahurissement mystique, c'est-à-dire — jusqu'à plus ample informé — dans une énorme bourde expérimentale.

Nous savons aujourd'hui qu'un texte quelconque (article, discours ou ouvrage) présente, pour qui le déchiffre, un intérêt primordial, en tant que test caractériel. Cette idée directrice, que j'avais préconisée dès 1924 à



propos de Freud, commence à se répandre, et je l'ai retrouvée notamment, au Congrès philosophique de Lund (juin 1947), dans la bouche du psychologue Olof Kinberg (de Stockholm) : « J'ai une tendance, déclara-t-il, à expliquer les différences d'opinion, en particulier par des différences individuelles de psychologie. Mais, comme je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement mon contradicteur, je ne puis faire une analyse psychologique de sa personnalité. » A ce collationnement des extériorisations verbales avec les dispositions affectives de leurs auteurs, le bon sens vulgaire ne songeait jamais. Mais quels horizons s'ouvriront devant nous, lorsque nous pourrions juger, en toute connaissance de cause, les *Pensées* de Blaise Pascal, le *Capital* de Karl Marx, la psychanalyse de Sigmund Freud, l'*Energie spirituelle* d'Henri Bergson, *Le grand secret* de Maurice Maeterlinck, *L'homme, cet inconnu*, d'Alexis Carrel, l'existentialisme de Jean-Paul Sartre ou le *Traité de caractériologie* de René Le Senne, toutes choses qui comportent quelque servitude exercée par les tendances subjectives aux dépens du jugement. La tâche est à peine entreprise, puisque l'on a mis la charrue avant les bœufs : au lieu d'étudier les textes à la lumière d'un caractère préalablement identifié, on baptise « étude de caractère » des notes de lecture et les rêveries romancées qui s'y greffent.

Pour ce qui nous importe, en règle générale et à peu d'exceptions près (mystification, étourderie...), un texte en faveur de l'occultisme nous lance sur la piste d'un déprimé excitable : le manque d'activité (ou dépression) du sujet lui fait voir le monde « en noir » et son excès d'émotivité lui rend le doute odieux. Il tient volontiers Montaigne pour un sophiste, qui eut l'audace d'écrire : « Oh ! que c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une tête bien faite ! », étant donné que l'occultiste se gratifie automatiquement d'une « tête bien faite », ce qui dénote un excès d'optimisme de la part d'un badaud ou d'un consolationniste. Perpétuellement en quête de dérivatifs, parmi lesquels figurent aussi la musique, les jeux de hasard, les toxiques, etc., n'ayant appris de personne à se poser correctement les problèmes généraux, donc étranger aux éclaircissements plausibles, il s'immerge avec délices dans un bain de mystères, sans se soucier que la science a souvent arraché leur auréole, et tout « contact » avec ces mystères, lui « remonte le moral ». Le mécanisme du réflexe conditionné de Pavlov l'oblige à ruminer ces chimères, dès que le cafard réapparaît, si bien qu'il ne se trouve vraiment à l'aise que dans cette ambiance frelatée. Dans des états aussi profonds que la dépression mélancolique, les soulagements (occultisme, mélomanie, toxiques et autres) ne sont guère que des remèdes de bonne femme, de l'auto-guérissage empirique. Tout nous suggère que notre lutte contre l'occultisme sera vigoureusement épaulée par les traitements qui surgissent sous nos yeux : électro-choc, psychochirurgie, chimiothérapie, ultrasonothérapie... Ces techniques médicales préparent peut-être à l'humanité un avenir éloigné, où de nombreux êtres seront débarrassés des forces mystérieuses qui flottent à la ronde.

Ils se feront traiter d'empêcheurs de danser en rond, pour ne pas employer l'expression rabelaisienne que vous devinez.

L'attitude scientifique possède une vertu propre, à ne pas confondre avec l'érudition du spécialiste. Il s'est créé ça et là (le fait a été étudié en Grande-Bretagne) une nouvelle espèce d'hommes, capables de trancher avec éclat de questions sans rapports avec leurs antécédents professionnels, qui sont rompus aux raisonnements pratiquement infaillibles (où les profanes, d'ailleurs, ne voient qu'arguties et sophismes) et qui éliminent ainsi les obstacles les plus redoutables. Telle est l'éminente supériorité des hommes qui comprennent la valeur et la portée des relations générales, bref qui savent *voir loin*, faute de quoi les cas graves et imprévus restent dénués de décision efficace. Ces hommes ont eu, pour la plupart, le grand mérite de se former eux-mêmes, en tirant parti avec pénétration de leur propre expérience, dans un milieu social indifférent, sinon hostile. Et c'est sans doute l'héritage le plus précieux à léguer à nos successeurs que de leur épargner les pataugeages dans la mentalité primitive, que de les entraîner sans retard à l'objectivité impartiale. Pour en revenir à nos investigateurs, leur éducation intellectuelle est bien plus importante, mais bien plus négligée, parce que plus ardue, que leur instruction, leur documentation, leur accumulation de connaissances. D'ailleurs, aucun être humain, même soigneusement trié, même parfaitement éduqué, ne saurait se prétendre capable de trouver une parade rapide et adéquate devant toute situation nouvelle ; une investigation scientifique dépasse de loin les possibilités d'un contrôleur isolé, dont le devoir strict est de toujours se récuser. Il ne peut faire partie que d'une équipe de travail, où devront voisiner des savants et des techniciens : les premiers seront notamment des statisticiens (pour évaluer les coïncidences), des astronomes, des physiciens, des géologues, des biologistes ; les seconds, tout particulièrement, des aliénistes et des illusionnistes, chargés respectivement de détecter les composantes caractérielles du sujet et de percer à jour les supercheries qu'il aurait cru avantageux de commettre.

Tous ces spécialistes — cela va sans dire — auront également des idées nettes sur la discipline sensorielle, en général, et sur les limites de leurs propres possibilités. L'exemple nous en a été donné, dès 1909, par le grand savant Henri Poincaré, lorsqu'il répondit aux occultistes qui rêvaient de se faire approuver par lui : « Il faut une attention toujours en éveil et des sens aiguisés. Ces sens, je ne les possède pas, je serai donc roulé. Pour que les expériences servent à quelque chose, on doit les faire en présence d'un illusionniste, bien mieux préparé que moi pour saisir le truc au vol, et en pleine lumière avec un cinéma. » Une courte mention doit être réservée à l'hallucination, classiquement définie comme une *perception sans objet* : une telle anomalie, dit fort bien Jean Delay, n'appartient pas à la pathologie de la perception, mais à celle de la croyance. L'hallucination vraie, à l'état de veille, présuppose une maladie mentale lésionnelle, toujours rebelle aux recettes plus ou moins fantaisistes de la psychothérapie, voire à tout traitement somatique déjà au point. Un halluciné ne peut prétendre à être un contrôleur, non plus qu'un cul-de-jatte à devenir champion de course à pied.



Tout cela pour conclure que la circonspection est de mise, mais seulement vis-à-vis de novateurs dont on a pu apprécier la fiche caractérologique et quelque sûreté de jugement, ou vis-à-vis de conjectures qui ne s'inscrivent pas en faux contre des faits dûment établis. Vous savez certes qu'une des faces de la Lune ne nous apparaît jamais. Mais il ne suffira pas qu'un hurluberlu s'avise à nous déclarer péremptoirement : « Moi, je sais ! L'autre moitié de la Lune est en nougat... », pour que nous nous disions : « Voilà une hypothèse originale ; nous allons l'adopter jusqu'à preuve du contraire. » Montaigne nous aurait approuvé, lui qui écrit : « C'est une sottise présomption d'aller dédaigneux et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraisemblable. »

*
* *

Je viens de vous exposer, à la bonne franquette, quelques rudiments de l'histoire des sciences, quelques points de repère dans la théorie de la connaissance. En fait, il s'agit, pour nous, de l'éducation intellectuelle, dont notre contrôleur idéal doit être préalablement pourvu. Il ne lui est pas non plus permis d'ignorer — sous peine d'étonnements intempestifs et de lourdes erreurs — la survivance de la mentalité primitive chez nos contemporains civilisés. Les statistiques manquent, mais un ordre de grandeur plausible est donné par le tableau suivant :

POURCENTAGE DES ACTES INDIVIDUELS teintés de mentalité primitive :	POURCENTAGE dans l'élite :
plus de 60 % chez	95 % des individus
entre 60 % et 5 % chez	4 % des individus
moins de 5 % chez	1 % des individus

On voit tout de suite où se classent les radiesthésistes et les fiseurs d'horoscopes. N'oublions pas qu'il y a à Paris mille devins et cinquante mille pythonisses, qui ont, l'an dernier, empoché vingt milliards de francs français (trois milliards de francs belges) pour leurs services.

La deuxième ligne comprend les gens de « bon sens », les écrivains perplexes (dits à l'esprit « nuancé »), les journalistes soi-disant intelligents, qui proclament à tout bout de champ, non sans quelque satisfaction intime : « Je n'y crois guère, mais, après tout, qui sait ? » Cet « après tout » timoré est une clause de style ou, en bon français, une ineptie, du genre de celle qui dirige les inventeurs de martingale à la roulette (hésiter sur des certitudes et admettre des absurdités). Par précaution, tous ces gens adoptent — vis-à-vis des astrologues et guérisseurs — « la fraternelle indulgence (dont parle Courteline) des pauvres filles publiques pour les pauvres soldats ».

Enfin, pour ce qui est de la dernière ligne, je souhaite que tous les contrôleurs aillent s'y ranger, sans leur promettre qu'ils remonteront, pour cela, dans l'estime des contrôlés. On devrait même dire : au contraire...

En attendant, les objections que nous présentons à l'occultiste, l'affligent (quand la bonté prédomine en lui) ou le rendent agressif (dans le cas d'une avidité plus ou moins mâtinée de perversité). Si le déprimé émotif bon fait surtout de l'affabulation sincère, le déprimé émotif avide s'évertue volontiers à rendre ses convictions inattaquables, en faisant jouer les ressorts de sa sociabilité dans la controverse : ce sont les coups de pouce, afin d'avoir *réponse à tout*, ou même les mensonges, sur lesquels nous nous sommes déjà longuement étendus.

L'aspect intellectuel de la personnalité contribue, lui aussi, à colorer le comportement des publicistes et les narrations des prosélytes. Il faudrait, dans chaque cas, discerner la part qui revient à chacun des deux facteurs essentiels, que le sujet ne soupçonne pour ainsi dire jamais, du fait que l'enseignement occidental, à tous les degrés, est avant tout un exercice de mémoire, portant principalement sur des futilités. Ces deux facteurs convergents sont l'insuffisance de documentation et la médiocrité originelle du jugement (ou débilité mentale). On peut admettre que la quasi-unanimité des adultes blancs civilisés traversent la vie, contents d'eux-mêmes, mécontents des autres, et meurent à l'âge de douze ans... intellectuellement parlant : tel est le gros du troupeau, et c'est même à partir de là que se hissent certains accapareurs de carrières enviées, dans la politique (ce qui explique bien des crises) et dans les lettres (ce qui explique tant de divagations à succès).

Ces composantes caractérielles et mentales rendent compte de la profusion des naïvetés que nous avons rencontrées et qu'il nous faut maintenant compléter.

Notre petite phalange de physiciens, biologistes, psychologues, qui, depuis trente ans, ne ménage pas ses *avertissements au public*, vient, dans ces derniers temps, de marquer un avantage. Nous avons dépassé l'âge héroïque, où Charles Richet tenait tous les médiums pour infailibles. Depuis, le clan adverse, forcé de jeter du lest, reconnaît qu'il y a des bons et qu'il y a des mauvais. Le *Digest de l'occultisme* (car il y en a un qui s'appelle comme ça) étale, en sous-titre : « la part du vrai, la part du faux ». Naturellement, ces semi-illettrés, qui n'écoulaient pas ailleurs leur prose, n'ont aucune idée de ce que sont l'objectivité et l'investigation scientifique, en tant que destructrices des apparences « troublantes ». Si bien que leur devise se ramène à une paraphrase du vers de Molière :

Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis,

ou encore : la part du vrai, c'est nous ; la part du faux, c'est les autres ; les charlatans, c'est les autres. Attendons-nous qu'ils nous ripostent en ricanant : « De quoi vous plaignez-vous ? Le Comité Belge dit la même chose ; nous ne faisons que répéter vos paroles. » Le fait est qu'il n'ont pas lu Molière :

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

et c'est un jeu que de prouver sans conteste, non par des mots, mais par des faits, l'inanité de cet ergotage-type, de ce « Pas tant que vous », à



la condition, toutefois, de supposer à l'occultiste un âge mental de quatorze ans (et non de douze), ce qui est peut-être beaucoup demander. Bien des développements antérieurs de cette causerie nous y ont préparés.

La transition nous sera fournie par l'évocation critique d'une ultime sottise.

Au cours de la première guerre mondiale, où, déjà, tout marchait mieux qu'on ne le redoutait et pis qu'on ne l'espérait, un obscur politicien français, d'ailleurs membre de l'Institut, du nom de Charles Benoist, fut un jour frôlé par le souffle du génie, quand il concrétisa son époque par l'adage désormais fameux : « N'importe qui étant bon à n'importe quoi, on peut n'importe quand le placer n'importe où ». Phrase profonde, qui fait figure honorable à côté de « L'Etat, c'est moi », de Louis XIV ou du « Enrichissez-vous » de François Guizot. Or, il se trouve que le « N'importe qui, etc. », de 1915, s'adapte merveilleusement à la quintessence de l'occulte, dans ses variantes astrologiques, prémonitoires, radiesthésistes, spirites ou autres : « On se sert n'importe comment de n'importe quoi, pour prédire n'importe quand ce que veut savoir n'importe qui. » C'est là une spécialisation immédiate de la règle : « Tout est dans tout », due à un littérateur suprêmement habile et flirtant de bonne grâce avec l'occulte, Henri Bergson. On a même ultérieurement amélioré cette innocente facétie, en lui ajoutant « et réciproquement ». Donc, tout sert à tout (et réciproquement). N'importe quelle gesticulation devant n'importe quelle bimbeloterie est élevée, par les âmes simples, à la dignité de « support d'un don miraculeux » : portez sur la peau un poil d'éléphant, et vous gagnerez à la Loterie ; évitez de jeter vos démêlures de cheveux dans le feu, sous peine de devenir prématurément chauve ; éternuez trois fois et faites un vœu ; rêver d'un incendie occasionne un riche mariage ; naissez en mars et vous serez combatif ; regarder la Lune rend lunatique... Bref, tout incident minime, tout déchet ou fragment qui tombe sous la main a un sens ésotérique, qu'il « suffit » de pénétrer, pour que la vie soit belle.

Voilà ce qui vient spontanément à l'esprit de 95 % de civilisés, quand il leur advient de s'évader de leurs tracasseries familiales ou professionnelles ; voilà les balbutiements que les visionnaires offrent à leurs lecteurs, sûrs qu'ils sont de provoquer une résonance, d'être compris et approuvés. Ces phrases, vides de contenu intellectuel, relèvent de la mentalité primitive. Eux et nous, nous ne sommes pas du même monde : une demi-douzaine de millénaires nous séparent. C'est là un thème qui devrait, si je ne m'abuse, sourire à Jules Romains, friand de voyages à travers le temps : qu'il fasse, à partir de son état actuel, un bond en avant de six mille ans, et nous l'accueillerons à bras ouverts parmi nous.

Nous ne sommes pas du même monde. Ils ne peuvent donner aux mots les significations que nous leur attribuons ; nos projets sont dénaturés et bafoués. Il n'y a donc aucun espoir auprès de la plupart des hommes faits : ils finiront comme ils ont continué. La seule planche de salut, la seule voie de salubrité intellectuelle, c'est une culture sérieuse, et non plus verbale, des générations nouvelles : le problème des voyants et des astrologues ne

Nous assistons, en ce moment, à l'éclosion de la troisième étape. L'idée de relation a démolie notre empirisme simpliste des faits psychiques ; et cette idée elle-même s'est considérablement éclaircie ; son origine expérimentale ne fait pas de doute, non plus que l'origine expérimentale de la logique et, par ricochet, des mathématiques. Bref, l'expérimentation est désormais l'arbitre souverain de toutes choses. On sonde le monde à coups de perceptions, avec recoupements, s'il y a lieu. Et on l'explique à coups de relations, aussi simples et aussi peu nombreuses que possible : c'est ce que Louis De Broglie, en particulier, appelle le balancement indéfini entre l'expérience et le raisonnement. Je voudrais dire la même chose d'une manière plus frappante : comme toute expérience précise se réduit à la coïncidence de deux traits et que toute théorie homologuée est faite de relations certaines, le grand œuvre de la science n'est qu'une succession d'allers et retours entre des coups d'œil sur des graduations et des énonciations de lapalissades inédites. Au delà des relations, il n'y a rien. En deçà des sensations, non plus.

Nos sensations ne sont rien d'autre que des signaux, pratiquement indispensables et théoriquement insignifiants, qui ne nous renseignent en rien sur le réel. Il est même invraisemblable qu'on ne s'en soit pas aperçu plus tôt : une sensation, c'est une interaction, un compromis, un imbroglio, où un système nerveux et ce qu'il y a autour collaborent au même titre. Et ceci est vrai même pour les sensations internes, sur lesquelles nous échafaudons machinalement des interprétations délirantes et presque toujours indestructibles, parce qu'elles ont l'air de s'imposer à nous.

Quant au réel, c'est la totalité des relations que l'on a découvertes jusqu'à aujourd'hui, où les probabilités tiennent une place considérable et qui portent actuellement sur des corpuscules et sur des champs, que l'être humain ne percevra jamais. Il s'ensuit que le réel est sous la dépendance de la chronologie : le réel de 1950 est beaucoup plus riche que celui de Galilée et beaucoup plus pauvre que ce qu'il sera en l'an 2000.

Ces considérations élémentaires — qui ne peuvent sembler paradoxales qu'à ceux qui en entendent parler pour la première fois — doivent inciter les contrôleurs à la prudence. Du coup, nous entendons les occultistes chanter victoire : « Enfin, vous en convenez ! Il y a cent ans, on ignorait la radio, donc... », et ils se retranchent derrière Montaigne, qu'ils dénaturent sans vergogne. Nous y reviendrons un peu plus tard.

Les raisons à invoquer sont beaucoup moins frivoles, beaucoup plus complexes, et, bien entendu, elles échappent entièrement à la perspective de nos contradicteurs. Je voudrais, par deux exemples, vous suggérer ce qu'il en est. Un physicien aussi éminent que Paul Langevin affirmait, en 1911, qu'« il n'est pas question de revenir à la théorie de l'émission » pour la lumière, et cette interdiction fut levée quelques années après. Les premiers cybernéticiens avaient nié, vers 1945, la possibilité de machines électroniques, qui fussent douées de réflexes conditionnés, la possibilité de machines éduquées, mais le dernier Congrès, tenu à Paris en janvier 1951, a enregistré la témérité de cette prédiction pessimiste.



Les âges de l'intelligence, datant de 1934. Je ne puis naturellement qu'être très bref et très schématique.

La mentalité primitive, dans sa pureté, dans son exclusivisme, est une caractéristique commune à nos lointains ancêtres, quels qu'ils soient, et aux rares peuplades arriérées, qui vivent encore de nos jours. Laplace le notait déjà : tout ce qui arrive d'exceptionnel est tenu pour un signe de la faveur ou de la colère des esprits. Quels que soient les instruments, armes, outils, procédés qu'on emploie, le succès ne sera jamais certain, ni même possible, si l'on ne dispose que de cela, si le concours des puissances invisibles fait défaut. Et l'on pallie cette carence par des recettes traditionnelles, qui ont nom : sacrifices, mortifications, supplications et autres. Comme tout le monde pense de même et que l'indocilité est brutalement châtiée, on ne peut, en principe, s'attendre qu'à la perpétuation des pratiques ancestrales. Cette attitude originelle de l'homme est le *mythisme grégaire*, la croyance collective et figée en des légendes. Pour en souligner l'actualité toujours virulente, c'est à un mythisme grégaire préfabriqué que les dirigeants soviétiques ont recours pour asservir la planète.

Entre les peuplades primitives et nous, trois étapes. Nous devrions dire plutôt : trois *mutations* brusques, dans le sens que les évolutionnistes donnent à ce mot.

La première étape eut lieu dans la Grèce ancienne et s'appelle couramment le miracle grec. Les Grecs commencent à soupçonner que les faits ne sont pas tous indépendants, ce qui offre un avantage pratique hors pair : la connaissance de certains faits nous livre, par cela même, la connaissance exacte de certains autres. Ainsi, le fait qu'un triangle a ses trois côtés égaux entraîne l'égalité de ses trois angles, de sorte qu'il devient superflu de s'en assurer. C'était l'ébauche, encore vague et timide, de l'idée de relation, qui domine aujourd'hui la pensée élaborée. Il faut toutefois ajouter que les Grecs furent grisés par leurs succès, qui ne débrouillaient d'ailleurs que des cas très simples et dont l'arrière-plan expérimental leur échappait ; aussi s'abandonnèrent-ils allègrement au préjugé que le monde pouvait être construit imaginativement, sans qu'il fût besoin de l'observer. Cette confiance abusive dans l'omnipotence de l'intuition est encore vivace, extrêmement vivace ; on en trouve périodiquement la séquelle sous la plume des métaphysiciens.

La deuxième étape s'ouvre à l'époque de la Renaissance et s'étend sur deux siècles et demi. L'homme part à la conquête de l'univers matériel ou, pour mieux dire, de l'énergie. Tournant résolument le dos aux mirages, par lesquels les Grecs s'étaient laissé bercer, on ne bâtit plus le monde par intuition, on le découvre par expérimentation. Et l'on résume le savoir dans des relations, synthétisant des faits physiques. Il faut toutefois ajouter qu'une illusion subsiste encore chez les meilleurs esprits de cette période, convaincus qu'ils sont que nos organes des sens atteignent le monde *tel qu'il est*. En cela consiste le réalisme naïf, qui n'a pas fini d'infecter la plupart des auteurs contemporains — même très féconds ou très érudits — et le grand public, par leur entremise.

comporte pas d'autre solution véritablement efficace. Mais la difficulté n'est que reculée, puisque ce seront tout d'abord des hommes faits qu'il faudra convaincre.

Sous cet angle, l'occultisme n'est que le symptôme de l'étendue d'une mentalité générale anachronique. Les dictatures, récentes et actuelles, ne font pas fi de l'occulte. Et il y a de l'occulte dans la dévotion des foules et dans les mouvements de masses.

*
* *

Il n'y a pas trace de pensée dans toutes ces manigances occultes. On se délecte d'accoler deux faits sans rapport direct, évoqués au gré de l'humeur du moment et dotés, par cela même, d'un lien mystérieux. « C'est par pure jalousie, nous objecte-t-on, que vous trouvez à redire, quand nous prédisons une guerre en contemplant le marc de café, puisque vous ne vous faites pas faute de prévoir un orage, en observant la baisse d'un niveau de mercure. » Mais il n'y a là (comme pour les piliers des casinos) qu'une transposition caricaturale du déterminisme : les uns et les autres ignorent qu'en dépit d'apparences fallacieuses, la science est devenue ce qu'elle est pour avoir su résister à la tentation de conclure d'un fait particulier à un autre fait particulier.

Vous vous rappelez certainement ce dont il était question au début, à savoir que la science d'une époque ne fait que manipuler des relations aussi générales qu'elle peut. Or, parmi ces relations, celle que l'expérimentation a induite comme la plus générale de toutes, celle qui joue un rôle privilégié, c'est la relation de *raison à conséquence*. Une raison est un fait, une conséquence en est un autre, toute conséquence a toujours plusieurs raisons. C'est pour tout cela qu'il faut renoncer sans retour à l'expression *incorrecte* de « rapport de cause à effet ».

Donnons deux exemples extrêmement simples :

La *raison* (parmi d'autres) sera : passage d'un courant électrique à travers un pièce métallique.

La *conséquence* : échauffement de cette pièce.

Une autre *raison* sera : nature compatissante de X.

Et sa *conséquence* : don d'une somme d'argent par X à un malheureux Y.

Lorsqu'une branche de la science est suffisamment avancée, elle dispose d'un nombre énorme de raisons, où il n'y a qu'à puiser congrûment. Les raisons étant énumérées, on passe à la conséquence par *voie démonstrative*.

Ce qui nous donne pour nos deux exemples :

Toutes les fois que l'on enverra un courant dans une pièce métallique, elle s'échauffera (« sur commande », pour causer comme la mère Michu).

Dans la mesure où une personne est congénitalement pourvue d'une nature compatissante, elle aura tendance à soulager le sort des déshérités. (On aperçoit ici nettement le concours de *plusieurs* raisons.)



Ou encore, en nous reportant à ce qui a été dit : si Z est un fanatique, alors il ne conviendra pas qu'il a eu tort.

Ou enfin : toutes les fois qu'un déprimé excitable est peu cultivé, il se sent obligatoirement sous la coupe de forces mystérieuses.

La voie démonstrative (passage d'une raison à conséquence) est celle qu'utilise la science faite. Au contraire, dans la science qui se fait, on s'efforce à remonter, par une voie dite *inductive*, d'une conséquence à sa raison (ou à ses raisons).

Cette voie inductive est parsemée d'embûches.

Ainsi, vous constatez (conséquence) qu'une pièce métallique s'est échauffée ; plusieurs raisons distinctes peuvent s'admettre : la pièce a été traversée par un courant, elle a été léchée par la flamme d'un briquet, elle a été martelée, etc.

Ainsi, de même, vous voyez X faire l'aumône à Y (conséquence) ; c'est, parmi nombre de raisons concevables, ou bien que X est compatissant, ou bien que X veut se rendre sympathique à un ami qui est à côté de lui, ou bien que X se souvient de la maxime : « Qui donne aux pauvres prête à Dieu », etc.

En pratique, il se présente toujours *plusieurs* raisons, éventuellement incompatibles. Découvrir les raisons valables, induire à bon escient, c'est travailler plus ou moins à l'aveuglette. On peut même affirmer que, quand un savant compétent aborde un problème difficile, neuf sur dix des idées qui lui viennent à l'esprit ne mènent à rien. Doit-on alors espérer qu'un profane imaginaire ait plus d'une chance sur cent de songer à quelque chose de raisonnable ? C'est l'éternelle opposition entre l'intuition occultiste, qui *sait* tout de suite, qui a son siège fait, et la mentalité scientifique, qui *cherche*, qui part avec le dessein d'accepter, sans arrière-pensée, tout ce qui est cohérent. « Beaucoup d'ignorants présomptueux, écrivait la chimiste Nine Choucroun (1937), ne soupçonnent pas à quel point la découverte est hérissée de difficultés. S'ils le savaient, ils renonceraient peut-être à cet esprit encombrant de démagogie scientifique, qui fait croire à chacun — à telle duchesse comme à telle concierge — que le premier venu improvisera de la découverte, tout aussi bien (et même mieux) que ce qu'on nomme dédaigneusement un savant officiel. » L'âme puérile de l'homme moyen reste imperméable à l'effarante ambiguïté des raisons. « Sur cent inventions, notait le grand savant Henry Le Chatelier (1928), il n'y en a pas une qui ait le sens commun. Et, sur cent bonnes inventions, il n'y en a pas une qui profite à celui qui l'a faite. Les inventions ne sont pas un des éléments essentiels du progrès ; elles sont seulement un témoignage de l'imperfection de nos méthodes de travail. » Ce que Paul Valéry condensait pertinemment en cette formule lapidaire : « L'esprit de l'homme est absurde par ce qu'il cherche, il est grand par ce qu'il trouve. »

Bien entendu, tout est mis en œuvre pour circonscrire l'absurdité inhérente à ces tâtonnements, pour abréger au possible le contact avec les « choses troublantes », pour hâter notre accession progressive au réel. Déjà rodé par un long et laborieux apprentissage, le savant fera appel à des

ressenti, le tout agrémenté de commentaires personnels. La profusion de la littérature occultiste est là pour nous persuader que les phénomènes paranormaux (en tant que présentés comme une *troisième* sorte de faits) passent, comme les autres faits, par le truchement des faits physiques indirects. En l'espèce, il s'agira surtout, pour nous, de dépister des erreurs ou des mensonges.

Pour résumer en deux mots ce qu'il faut extraire de notre « première banalité » : nous sommes amenés à distinguer, parmi les faits au sens large, les faits tout court, dits encore « phénomènes », qui peuvent être truqués, et les récits, qui peuvent être mensongers. Voilà pourquoi les mots « récits » et « faits » — qui épuisent tout ce que nous pouvons savoir — figurent, tous deux, dans le titre de cette causerie.

Deuxième banalité. — Celle-ci est intimement liée à la première : toutes les questions se tiennent et s'enchevêtrent, mais on ne peut évidemment pas parler de tout en même temps...

Si plusieurs savants belges se sont groupés en un Comité, c'est qu'ils avaient sous-entendu un axiome, relatif aux phénomènes paranormaux. Cet axiome est le suivant : dans l'état actuel des connaissances, il est possible de scinder les gens en deux catégories : les contrôleurs et les contrôlés.

Cet axiome entraînait une conséquence inéluctable sous l'angle psychologique : les contrôlés bafoueraient l'autorité des contrôleurs, et l'on sait qu'ils ne se privent pas de cette légitime défense, au nom d'un axiome opposé, pareillement implicite : « un homme en vaut un autre », avec ses aspects concrets : « je n'ai à recevoir de leçons de personne », « ce que je pense est vrai », « je sais ce que je ressens », et bien d'autres encore.

Au fond, ce fut une singulière témérité, de la part du Comité Belge, que de se parer des mots « investigation » et « scientifique », car ces mots n'ont aucune signification — je pèse mes termes — pour l'unanimité des contrôlés, même s'ils exercent des professions libérales ! Il convient, par suite, de clarifier un peu d'où vient cette autorité, que l'on ironise volontiers, en parlant de droit divin, de cooptation, d'ignorance ou d'imposture. Nous devons, en somme, chercher ce qui définit la mentalité du contrôleur idéal. Et il ne surgira ensuite aucun embarras pour préciser ce que l'investigateur trouve en face de lui : le contrôlé moyen, avec ses extériorisations *physiques* (actes et narrations).

*
* *

Si nous nous refusions à prendre quelque recul, mieux vaudrait s'abstenir de rien comprendre à la mentalité qui doit être la nôtre et à celle des gens d'en face. Je vous adjure de ne pas manifester d'impatience et de ne pas me conseiller, comme Dandin, dans *Les Plaideurs*, de « passer au déluge » : nous sommes ici au nœud de la question, et ce n'est pas trop de dix minutes pour se procurer la clé d'éternelles disputes.

Cette clé, ce sont, en particulier, deux Français, morts récemment, qui nous l'ont fournie : Lucien Lévy-Bruhl, par ses études sur la mentalité primitive, et Léon Brunschvicg, dans son petit livre, riche de substance,



qui, ayant consenti à nos prémisses, nous traitent, pour terminer, de sophistes, de négateurs ou de crétins. Et nous rejoignons la pensée du mathématicien français Arnaud Denjoy : « Depuis des siècles, et sans même se douter de ses erreurs, l'esprit humain, spontanément, raisonne de travers. » Pensée que le Comité Belge pourrait prendre comme devise, en l'accompagnant de l'adage latin : « Celui qui relève les erreurs des autres s'expose à leur rancune sans aucune chance de gloire. » Tout comme le Comité Belge, l'Institut de Parapsychologie suscitera bien des haines : vous savez qu'il s'est fondé il y a deux mois, sous l'égide de l'U. N. E. S. C. O., et je suis naturellement ses travaux de près.

Voici donc les deux banalités qui vont mettre un peu d'ordre dans nos réflexions.

Première banalité. — Il existe deux sortes de faits : les faits physiques et les faits psychiques. Comme exemple du premier, un coucher de soleil (toutes les personnes qui y ont assisté reconnaissent que le soleil a disparu derrière l'horizon). Comme exemples de faits psychiques : la *vision* de ce coucher de soleil par un des spectateurs ou bien le *sentiment* éventuel que cela lui inspire. Que ce soit la vision ou que ce soit le sentiment, l'un et l'autre sont individuels, intransmissibles, incommunicables. Vous ne pouvez pas avoir *ma* perception visuelle, vous ne pouvez pas éprouver *mon* sentiment : je ne puis faire mieux que de vous les raconter, ce qui revient à transformer un fait psychique (vision ou sentiment) en un fait physique : suite de syllabes, émises par mon larynx et parvenant à vos oreilles, aux vôtres et à celles des auditeurs présents, s'il y en a.

Que résulte-t-il de tout cela, en ce qui nous concerne ? Une énorme tapalissade, sur laquelle, d'ailleurs, on ne médite généralement pas assez, à savoir que nous ne nous occuperons *jamais* que des faits physiques. Il y a tout à parier que l'on va nous accabler sous l'épithète de « matérialistes ». Sursaut automatique, mais excusable, de mauvaise humeur. Car nous tenons en réserve une raison péremptoire : de par l'incommunicabilité incontestable des faits psychiques, il n'existe au monde que les faits physiques qui puissent être *reconnus comme faits* par plus d'une personne.

Ne nous imaginons pas, pour si peu, que nous « laissons tomber » les faits psychiques (perceptions, souvenirs, émotions, sentiments, et ainsi de suite) : on se borne à les objectiver, à les incorporer dans les faits physiques, que ces derniers soient *directs* ou *indirects*.

Un fait physique direct, nous le verrons, est tenu pour tel par un ensemble de gens, chez chacun desquels on a constaté par avance de la perspicacité, l'absence d'anomalies et une compétence partielle. C'est là un *fait* proprement dit, où le psychisme d'un sujet s'introduit couramment sous forme de réflexes, de tests, de mesures (encéphalographie, sphymomanométrie...). Dans le fait physique proprement dit, le comportement psychique du sujet intervient aussi par des truquages ; nous n'aurons garde de l'oublier.

Le fait physique indirect est une extériorisation voulue : gestes, cris, paroles, rapports écrits, dactylographiés ou imprimés. C'est donc plus spécialement un *récit*, dans l'acception la plus large du terme. C'est tantôt une description de ce qu'on a perçu, tantôt une confidence sur ce qu'on a

règles de logique, que l'expérience réussit lentement à fixer. C'est ainsi que, parmi les raisons imaginées d'un fait particulier, on s'attachera à la plus simple, parmi celles qui cadrent avec tous les autres faits connus. Quand une raison semble mériter qu'on la retienne, la partie n'est pas gagnée pour cela, car l'induction (l'opération intellectuelle qui consiste à extraire des raisons) n'est qu'un *moyen*, un moyen par quoi on essaie de raréfier les faux pas. Un dernier préjugé, très commun, c'est de croire que la science « interdit » les procédés qu'elle n'a pas conservés ; la science se borne à prévenir le public que ces procédés « non-officiels » sont beaucoup moins avantageux que l'estime un profane qui ne connaît rien à rien. Nous sommes tous de l'avis de Hans Reichenbach, quand il spécifie (1935) : « Il n'est manifestement pas exclu qu'une autre méthode puisse exister. Supposons qu'il y ait une voyante, nous déclarant que, dès le début, elle se fait fort de prophétiser ce qui va se passer. Que ferons-nous ? Bien sûr, nous ne la croirons pas sur parole ; nous la laisserons prophétiser à sa guise. Mais, quand elle aura fini, c'est à nouveau la méthode scientifique qui interviendra nécessairement pour vérifier ses dires. » On ne saurait mieux rappeler le principe même de l'investigation des phénomènes paranormaux. Tout ce qui subsistera de la philosophie contemporaine est avec nous, notamment les œuvres de l'Américain John Dewey (né en 1859), du Français André Lalande (né en 1867), de l'Anglais Bertrand Russell (né en 1872), qu'une probité intellectuelle impeccable a poussés vers une rigoureuse objectivité.

* * *

Dans la maison d'en face, l'occultiste éprouve la fierté puérile de n'être pas comme les autres et est en constante admiration de ce qui se passe en lui-même. Comme on ne lui a pas appris à s'observer, qu'il est mal renseigné et que tout cela ne le gêne pas, il a eu l'intuition prétendument géniale de faire, de ses fonctions, deux parts, les fonctions naturelles et les fonctions surnaturelles ou *dons*. Lui contester ces dons n'est rien moins qu'une injure personnelle. Par représailles, un publiciste, tel que René Trintzius, un professeur de diction, tel que Robert Kanters, un ancien polytechnicien, tel que Georges Bournier, tous ces gens qui parlent comme ils savent et qui ne savent pas qu'ils savent peu, n'ont que pitié et condescendance pour le savant ahuri, qu'ils comparent à l'astrologue se laissant choir dans un puits ou à un fort en thème, qui répète, sans réfléchir, ce que la Faculté lui a seriné. J'ai choisi ces trois noms comme types de gens à moyens intellectuels limités, ce qui va de pair avec une arrogance tumultueuse. Ce qu'ils ne voient pas (et qu'ils ne verront sans doute jamais), c'est que, non seulement le savant effectue ses automatismes quotidiens au moins aussi bien qu'eux, mais encore que, pour chaque comportement un peu compliqué, le rendement est décuplé par vingt ans de recherche désintéressée préalable, qui munissent la mentalité du savant de tout un outillage, que les têtes de linotte, entasseuses de syllabes, sont à cent lieues de soupçonner. Cette seconde nature met, en tous temps, à la disposition du savant, les ressources indéfinies des probabilités, de l'astrophysique, de la périodicité, de l'énergétique, de la physiologie des sensations ou de la psychopathologie. On



les entend d'ici trancher par un haussement d'épaules, signifiant tour à tour : « Cela ne m'intéresse pas... Cela n'a aucun rapport... Cela n'empêche pas que... Je ne suis pas dupe des pédants bluffeurs. » Nantis d'une telle infatuation et d'une telle débilité mentale, qui leur fait prendre l'essentiel pour l'accessoire, et vice versa, comment ne pas préférer ses propres marottes ou celles d'une petite clique d'illuminés du passé, à l'évolution collective, qui, en trois étapes, nous a faits ce que nous sommes ?

— « 0 » —

Indice B.R.G.M. :

114	5	7
-----	---	---

Le contrôle objectif des récits et des faits réputés paranormaux

par Marcel BOLL,

Président d'Honneur de l'Association Psychotechnique de France.

Conférence faite à Bruxelles, le 19 mai 1951, à la « Maison des Médecins », sous les auspices du « Comité belge pour l'investigation scientifique des phénomènes réputés paranormaux » (Secrétariat : rue de la Ferme, 72, Bruxelles).

Quand le Comité Belge pour l'investigation scientifique des phénomènes réputés paranormaux m'a sollicité pour vous expliquer notre attitude — et, en particulier, la mienne, qui n'a fait que se confirmer depuis trente ans déjà, — j'ai eu l'idée que, ce qu'il attendait de moi, c'était de faire devant vous un examen de conscience, à la fois très général et très familier. Il m'apparut alors que nous devions commencer par approfondir ensemble deux banalités, deux lapalissades, en me souvenant que le but de la science ne consiste qu'à creuser des lapalissades, sur lesquelles on s'est mis d'accord, en utilisant ce système de lapalissades, qu'est la logique scientifique : nous nous y conformons, et nous persévérons tant que la réalité ne lui aura pas infligé de démenti.

Il est bon, entre parenthèses, d'attirer l'attention sur le fait que l'homme est ainsi constitué qu'il accepte, sans trop se faire prier, les divers maillons d'une chaîne correcte de propositions exactes, mais qu'il n'hésite pas à rejeter la conséquence finale, parce qu'elle lui déplaît, parce qu'elle bouscule ses préjugés. Il se satisfera à bon compte par un : « Vous ne m'avez pas convaincu » et coupera court à toute discussion, en ajoutant : « Je ne vois pas par où ça pêche, mais je sens que vous avez tort. » Autant de phrases dont un psychologue fera ses délices... Le type même de l'incompréhension dans n'importe quel sujet, c'est d'attacher plus de valeur au contenu d'une conclusion qu'à la forme et au lien des faits sur lesquels cette conclusion repose. C'est pour cela que nous rencontrons tant de gens,



107354

01145X0007